

PRÉSENCE DE CAVAFY DANS *MÉMOIRES D'HADRIEN*

par Anita WEITZMAN (Londres)

à la mémoire de Michael

Introduction

Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar présente aux lecteurs un empereur qui redécouvre sa propre existence comme si elle appartenait à un étranger. C'est un livre écrit à la première personne par un auteur moderne qui entend s'identifier à un empereur du second siècle. Yourcenar fait écrire ses mémoires à un homme qui livre son testament à la postérité. *Mémoires d'Hadrien* décrit la figure abstraite d'un vieillard composant passionnément l'inventaire de ses pensées sur toute chose. Hadrien est à la fois philosophe, romantique, homme de science, homme d'État – un être cohérent faisant face à sa destinée. Cette complexité dans la trame d'une création littéraire et la superposition des différentes couches temporelles, dotent ce livre du génie et de l'originalité qui lui ont valu tous les hommages.

Hadrien, souvent décrit comme le plus grec des empereurs, considère le monde sous son emprise comme une extension de sa personne :

J'entrevois la possibilité d'helléniser les barbares, d'atticiser Rome, d'imposer doucement au monde la seule culture qui se soit un jour séparée du monstrueux, de l'informe, de l'immobile, qui ait inventé une définition de la méthode, une théorie de la politique et de la beauté¹.

Mais peut-être, par-dessus tout, Hadrien est-il resté célèbre parce qu'il a aimé et perdu Antinoüs. Il a chéri dans ce compagnon les complexes mélanges des races grecque, latine et orientale. Pour Hadrien, l'Orient représente l'amour et la mort, car c'est en Égypte qu'Antinoüs est mort.

Une reconstitution aussi minutieuse d'une vie historique exige une érudition profonde. La maîtrise yourcenarienne des sources classiques

¹ Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Plon, 1958, p. 79.

est bien connue et a été étudiée par des experts². Il existe cependant une source supplémentaire qui a influencé *Mémoires d'Hadrien* et celle-ci, négligée par les critiques, est l'œuvre d'un poète grec, Constantin Cavafy. On sait que Yourcenar a traduit la poésie de Cavafy, mais on sait moins qu'il a influencé sa vision du monde classique dans *Mémoires d'Hadrien*.

Cavafy et Yourcenar ont bien des traits en commun : tous deux étudient le monde classique ; tous deux essaient de pénétrer les sentiments intimes des héros de l'Antiquité ; tous deux sont attirés non pas par le monde gréco-romain en soi mais plutôt par son interaction avec l'Orient. Il y a bien d'autres traits communs qui témoignent de l'influence de Cavafy sur Yourcenar.

Cavafy

Constantin Cavafy, né en 1863 à Alexandrie en Égypte, y est mort en 1933. Sa conception dramatique de l'Histoire lui fait écrire des monologues avec pour fond une voix invisible, une sorte d'écho. Ses poèmes prennent parfois la forme de courts récits ou comptes rendus de rencontres furtives et passionnées. Cavafy mêle souvent érotisme et histoire dans l'amour de la Grèce et l'amour grec. Sa langue est un mélange de grec classique et moderne, d'argot et de grec alexandrin.

Dans son introduction à la traduction anglaise des poèmes, William Auden se demande ce qui fait aimer Cavafy et ce qui excite l'imagination malgré les traductions en d'autres langues : peut-être est-ce le ton de la voix, le parler si original du poète ?³

Cavafy de son vivant n'a connu la célébrité ni en Grèce ni même dans sa ville natale d'Alexandrie. Il avait coutume d'imprimer ses poèmes sur des feuilles volantes qu'il distribuait à la ronde dans un cercle choisi d'amis intellectuels. Sa célébrité posthume est due en large mesure à l'intérêt que Marguerite Yourcenar a pris à ce poète ; la traduction qui allait le faire connaître dans les milieux francophones est encore citée dans de nombreuses études critiques et contribue au prestige de celui qui compte désormais parmi les plus grands poètes de la Grèce moderne.

Le récit par Yourcenar de sa première lecture des poèmes de Cavafy est particulièrement révélateur. Lorsque Matthieu Galey, dans *Les Yeux ouverts*, lui demanda ce qui l'avait attirée vers ce poète, elle répondit que c'était le lien qu'il faisait entre passé et présent. Elle

² Rémy POIGNAULT, *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Littérature, mythe et histoire*, Bruxelles, 1995, collection Latomus, n° 228, 1096 p. (en 2 vol).

³ R. DALVEN (tr.), *The Complete Poems of Cavafy*, with an introduction by W. H. Auden, London, Hogarth, 1961, p. iii.

mentionna un certain soir de 1936 où un ami grec (Constantin Dimaras) lui apprit l'intérêt qu'il portait à Cavafy ; il l'avait emmenée après dîner à sa librairie, qui était fermée ce jour là. Dimaras tenait absolument à lui faire lire les poèmes de Cavafy et comme il n'avait pas sa clef, ils durent forcer la porte de sa boutique. Yourcenar, indécise, n'arrivait pas à se rappeler s'ils avaient réellement cassé la porte, mais ajouta "j'ai l'impression qu'on s'est conduits en cambrioleurs"⁴. Elle s'était sentie prise en faute, briseuse d'un code moral. Mais environ dix ans plus tard, la même histoire est racontée différemment par Constantin Dimaras lui-même, dans un entretien avec Josyane Savigneau.

C'était, se rappelait-il, un soir à Athènes et il conversait avec Yourcenar lui disant son admiration pour Cavafy, mort récemment d'un cancer. Or Yourcenar, mue par un enthousiasme subit, voulut aller sur le champ lire les poèmes. Dimaras raconte : "Je travaillais dans une librairie dont je possédais la clef. Nous y sommes allés en pleine nuit"⁵. L'accent mis sur cette clef paraît dans les deux récits, mais le sentiment de transgression appartient à Yourcenar seule.

Les raisons de l'intérêt que porte Yourcenar à ce poète semblent évidentes : les préoccupations de Cavafy étaient proches des siennes. Les désirs homosexuels ne pouvaient pas toujours être avoués clairement en ce début de siècle et empruntaient le biais des métaphores et des symboles. Cavafy révélait ses expériences psychologiques et sensuelles par le biais des mythes. Il était comme elle, nourri de la substance inépuisable du passé. Dans sa présentation critique des poèmes de Cavafy, elle écrit que "le poète s'attache de préférence à une période de l'Antiquité connue surtout des seuls spécialistes : aux deux ou trois siècles de vie cosmopolite qui suivirent dans l'Orient grec la mort d'Alexandre"⁶.

Elle note aussi chez Cavafy les ruminations voluptueuses des expériences passées. Comme son contemporain Proust, Cavafy était à la recherche du temps perdu ; de même l'Hadrien de Yourcenar, après la mort d'Antinoüs, rêve de retrouver son compagnon perdu. Le sentiment de culpabilité qu'Hadrien ressent après le suicide d'Antinoüs tourne à l'obsession de perpétuer la mémoire et l'image de l'ami.

La traduction des poèmes de Cavafy par Marguerite Yourcenar, publiée en 1958 mais achevée avant la guerre n'est pas littérale.

⁴ Matthieu GALEY, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 207.

⁵ J. SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar*, Paris, Gallimard, 1990, p. 118.

⁶ Marguerite YOURCENAR, *Présentation critique de Constantin Cavafy*, Paris, Gallimard, 1958, p. 20.

Yourcenar transforme les poèmes de Cavafy en courts récits intenses. La liberté qu'elle prend ici n'est pas différente de celle qu'elle confère bien des années plus tard à Zénon. Elle avoue à Matthieu Galey :

Quand Zénon était astrologue du roi de Suède et que le prince Erik n'était pas là pour travailler avec lui à ses horoscopes, il refaisait les calculs dans un sens favorable à la famille royale, avec un haussement d'épaule. C'est une désinvolture que n'aurait pas eue un homme passionné d'astrologie⁷.

En réalité, aucune traduction ne pouvait rendre la complexité du style et les richesses des poèmes de Cavafy. Dimaras qui avait assisté Yourcenar dans sa traduction, n'était pas vraiment satisfait du résultat : "Cette traduction de Marguerite Yourcenar ne donne pas vraiment le climat particulier de la poésie de Cavafy. À mes yeux, elle demeure plutôt l'œuvre d'une grande styliste française que l'œuvre d'un poète grec"⁸.

Quelque vingt ans plus tard, dans ses entretiens avec Matthieu Galey, Marguerite Yourcenar admettait que Cavafy était inimitable.

Similitudes

L'Hadrien de Yourcenar avait dit que les poètes les plus obscurs lui plaisaient par-dessus tout :

J'ai goûté surtout les poètes les plus compliqués et les plus obscurs, qui obligent ma pensée à la gymnastique la plus difficile, les plus récents ou les plus anciens, ceux qui me frayent des voies toutes nouvelles ou m'aident à retrouver des pistes perdues.⁹

La poésie de Cavafy correspond bien à cette description car elle abonde en symboles cryptiques et en sous-entendus. Le récit de Yourcenar au sujet de la quête d'une clef le jour où elle a lu Cavafy pour la première fois symbolise sans doute la difficulté d'accès à ce monde poétique.

Les textes de Yourcenar ne sont pas moins obscurs à cette époque de *Feux* qui date environ de la période de sa rencontre avec le monde de Cavafy. Elle subissait aussi – nous dit sa biographe – l'influence d'Andreas Embiricos lui-même intéressé par le surréalisme et la psychanalyse. Quoiqu'elle ait rejeté maintes fois la psychanalyse qu'elle qualifiait de délire d'interprétation de l'ère post-freudienne,

⁷ Matthieu GALEY, *op. cit.*, p. 192.

⁸ J. SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 119.

⁹ Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, p. 36.

elle n'hésitait pas à user des mythes pour masquer ses désirs conscients ou inconscients.

Une autre qualité commune à Cavafy et à Yourcenar est celle de la patiente reconstruction de leurs textes, celle d'une minutieuse écriture et ré-écriture.

Cavafy, selon son biographe Liddell¹⁰, aurait déclaré que pour lui l'impression immédiate ne constituait jamais le point de départ de son travail. L'impression devait mûrir d'abord, se ternir par le temps et non par le poète. Il corrigeait et perfectionnait ses poèmes, les rejetant volontiers s'ils ne trouvaient pas grâce à ses yeux. Il tirait son inspiration de l'Histoire où son imagination pouvait combler les lacunes à volonté.

Cavafy soutenait encore que si une histoire pouvait être racontée en trente pages au lieu de cinquante c'était bien préférable même si l'auteur craignait d'avoir omis quelque chose. Raconter l'histoire en cent pages eût été une faute impardonnable.

Liddell note encore chez Cavafy la création d'un caractère, l'invention des événements historiques, celle des aventures qu'il encourt, mais aussi la réduction de ceux-ci à l'essentiel pour créer un résidu "extrêmement dense" d'un long poème que Cavafy n'avait jamais écrit ni même envisagé d'écrire.¹¹

Cavafy recherchait donc la concision. Les adjectifs lui semblaient affaiblir le discours ; l'Art, disait-il ne devait user que de substantifs. Les épithètes lui paraissaient superflues. Yourcenar, sensible sans doute à ces traits caractéristiques de l'écriture cavafyenne, cherchait la concision dans ses propres écrits. N'a-t-elle pas dit en effet dans le "Carnet de Notes" qui suit *Mémoires d'Hadrien* que ce livre avait été le produit condensé d'un énorme ouvrage écrit pour elle seule ? (p.333) et Matthieu Galey rapporte dans son livre (p. 97) que *Feux*, écrit en Grèce et le plus passionné des livres de l'auteur, "est un livre presque sans adjectifs". Les émotions évoquées sobrement en acquièrent ainsi plus de puissance. On peut se demander si l'impact des "qualités uniques de dépouillement" de Cavafy a contribué au silence littéraire de Marguerite Yourcenar pendant plus de onze ans jusqu'à *Mémoires d'Hadrien*.

Le style hautement économe est commun à ces deux auteurs de même qu'un certain détachement et un ton impersonnel. Yourcenar note ces traits dans les poèmes de Cavafy et remarque le manque de présence féminine qui lui fait songer aux cafés levantins d'où les femmes sont exclues. Malgré son étonnement, on ne peut s'empêcher

¹⁰ R. LIDDELL, *Cavafy. A critical biography*, Duckworth, 1974, p. 123.

¹¹ R. LIDDELL, *op. cit.*, p. 251.

de penser à ses propres ouvrages où les personnages féminins sont peu nombreux et peu attachants. Ce manque d'intérêt pour les femmes dans l'œuvre yourcenarienne est un sujet dont il a été souvent question dans les ouvrages de critique, mais il semble propice de noter une fois de plus l'indifférence d'Hadrien envers les femmes, et envers la sienne en particulier, qu'il avait épousée pour des raisons d'État. La plupart des amours féminines l'emplissent d'ennui plutôt que de passion ; Plotine sa seule amie n'a que peu de présence physique dans ses mémoires et l'unique fois où il se déclare charmé, c'est par le spectacle d'une de ses maîtresses s'appliquant à compter une pile de pièces de monnaie qu'il lui avait données. Dans le monde d'Hadrien les femmes sont source d'embarras, de malentendus et de perplexité. Hadrien manque de patience pour leur monde étroit : "J'ignorais presque tout de ces femmes" (p. 65) ; "Je retrouvais le cercle étroit des femmes, leur dur sens pratique, et leur ciel gris dès que l'amour n'y joue plus". (p. 67)

L'effort maladroit d'Hadrien pour comprendre ces femmes n'est pas sans rappeler ses erreurs (ou plutôt celles de Yourcenar) envers les peuples de l'Orient.

L'Orient

L'un des thèmes communs à ces deux auteurs est l'Orient hellénisé. Pour Cavafy, natif d'Alexandrie c'est là que la perfection humaine a été accomplie. Pour l'Hadrien de Yourcenar, l'Orient serait pour toujours le lieu de l'amour à cause d'Antinoüs. "L'empereur finit par se rendre compte qu'il avait chéri dans Antinoüs moins la perfection de la statuaire que la beauté discrètement composite d'un univers gréco-latin orientalisé", écrit J. Vier¹². C'est surtout l'interaction de l'Orient et de la culture grecque qui intéresse Cavafy et Yourcenar, car pour tous deux être grec signifie poursuivre un idéal. Cependant comme Isocrate l'avait déclaré, être grec n'est pas qu'affaire de lignée, car ceux qui se conforment à l'usage des Grecs ont eux aussi le droit de se faire appeler grecs. Ainsi dans son poème "Retour de Grèce" poème posthume publié en 1968 par ses héritiers et non traduit par Yourcenar, Cavafy écrit :

Pour nous autres Grecs cette sorte de mesquinerie ne peut convenir
Nous ne saurions en aucun cas avoir honte
Du sang syrien et Égyptien qui coule dans nos veines
En réalité nous devons l'honorer et le vénérer¹³.

¹² Cf. J. VIER, "L'empereur Hadrien vu par Marguerite Yourcenar", *Études Littéraires*, 1979, Presses de l'Université Laval, p. 34.

¹³ Traduit par moi de l'anglais. Cf. la traduction, *op. cit.* de SHERRARD et KELLEY du poème *Going home from Greece* :

For Greeks like us that kind of pettiness won't do.

Présence de Cavafy dans Mémoires d'Hadrien

Yourcenar elle aussi choisit souvent des héros bâtards par le mélange des races, des cultures, des civilisations et des religions. Antinoüs est décrit comme parlant le grec avec un accent d'Asie et Hadrien remarque que "l'Asie avait produit son effet sur ce sang rude, comme la goutte de miel qui voile et parfume un vin pur". (*MH*, p.162)

Hadrien admire la riche juxtaposition des civilisations grecque et orientale dans la ville d'Alexandrie, déclarant que les religions y étaient aussi variées que les négoces ; Alexandrie a de tout temps été la ville où art et plaisir se mêlent ; c'est la ville qui a conféré à la poésie cavafyenne son identité cosmopolite.

Yourcenar paraît souvent décontenancée par les différentes cultures et les religions d'un même lieu. Ainsi, elle note chez Cavafy avec surprise

l'absence presque complète de tout pittoresque oriental ou même levantin. Que ce Grec d'Égypte n'ait fait aucune place au monde arabe ou musulman, c'est ce qui ne peut surprendre personne d'initié tant soit peu au Proche-Orient, à sa juxtaposition de races, à leur séparation plutôt qu'à leur mélange. (*PCC*, p. 14)

Or Marguerite Yourcenar n'avait à ce stade jamais franchi les limites de la Grèce dans le Proche-Orient, elle ne connaissait pas encore l'Égypte et c'est peut-être Cavafy qui lui a, le premier, présenté Alexandrie. Elle fait dire à Hadrien qu'à Alexandrie les races qui avaient vécu côte à côte pendant des siècles n'avaient jamais eu la curiosité de se connaître. Pourtant, il semble bien que ce soit le mélange des éléments cosmopolites de sa ville et non pas leur séparation qui ait inspiré Cavafy.

Yourcenar semble user du terme "oriental" comme elle use du terme "race" – d'une manière fort vague. Dans ses écrits elle n'emploie pas le terme race avec malveillance, car elle se réfère soit à un peuple soit à l'humanité tout entière. Sa description physique de Cavafy semble typique de cette apparente naïveté lorsqu'elle lui prête un visage avec des yeux lourds, une bouche judicieuse et sensuelle, une expression pensive et presque triste qui appartiennent plus, dit-elle, au milieu et à la race qu'à l'homme. Dans cet usage du mot race elle suit une tradition socio-historique héritière des théories de Darwin et d'Hegel adoptées par Cousin et Renan qui souvent présentent les races comme des combinaisons chimiques.

C'est ainsi qu'elle compare dans *Mémoires d'Hadrien* le sang d'Antinoüs à un vin où coule une goutte de miel asiatique, c'est ainsi

*We simply can't be ashamed
Of the Syrian and Egyptian blood in our veins ;
We should really honour it, delight in it.*

qu'elle présentera quelque vingt ans plus tard Hortense Flexner, dont certains poèmes s'expliqueraient par "la goutte de sang rabbinique cheminant dans les veines de l'auteur"¹⁴ et dans une lettre du 21 juin 1974 à Jeanne Carayon, elle s'efforcera de définir certaines qualités "juives" et prétendra trouver chez Proust et Montaigne "la mince gouttelette venue d'Orient"¹⁵.

Les Juifs

En tant que peuple de l'Orient, les Juifs tiennent une place importante aussi bien dans l'œuvre de Cavafy que dans celle de Yourcenar¹⁶. Cavafy les associe parfois aux quelques images féminines ; ainsi dans "Alexandre Jannée et Alexandra" le Roi et la Reine passent dans les rues de Jérusalem en grande pompe, exhibant fièrement leurs habits grecs. Dans un autre poème la mère d'Aristobule apprend le meurtre de son fils, ce qui signifie la fin de la dynastie asamonéenne.

Alexandra, la mère d'Aristobule, la première entre les Juives, pleure et se lamente. Elle gémit sur cette catastrophe imprévue, mais dès qu'elle se trouve seule, sa douleur se transforme en rage : elle hurle ; elle écume ; elle se répand en malédictions et en injures. Comme on l'a trompée ! Ils sont enfin parvenus à leur but : ils l'ont anéantie, la dynastie asamonéenne ! (*PCC*, p. 162-163)

Là comme dans d'autres poèmes Cavafy est intrigué par la cour judéo-grecque des Hérodes dont il avait lu les récits dans Josèphe ou dans Renan.

Le conflit entre l'influence de la Grèce et la persistance de l'élément juif est d'un intérêt particulier pour Cavafy, car c'est le reflet même de la dualité qui existe entre l'identité propre et l'imposition par autrui d'un code moral. Ainsi ces Juifs hellénisés qui rejettent leur identité pour s'affubler d'un déguisement de vrais Grecs lui semblent le comble du ridicule et du travesti. Cavafy se moque de ceux qui n'ont pas le courage d'être eux-mêmes.

Hadrien s'intéresse lui aussi aux Juifs, car c'est en Judée qu'il essuie ses plus grands échecs dans un règne par ailleurs paisible et

¹⁴ Marguerite YOURCENAR, *Présentation critique d'Hortense Flexner*, Paris, Gallimard, 1969.

¹⁵ *Lettres à ses amis et quelques autres*, éd. M. SARDE et J. BRAMI, Paris, Gallimard, 1995, p. 557.

¹⁶ Sur ce point, cf. Michèle SARDE, "Représentations des Juifs chez Marguerite Yourcenar", *Marguerite Yourcenar et la Méditerranée*, Clermont-Ferrand, 1995, p. 71-82.

stable. Il ne comprend pas leur rejet de l'idéal grec. Il en déduit que les Juifs et les Grecs seront éternellement incompatibles et il remarque la tension qui existe chez certains Juifs entre leur attachement à la tradition macchabéenne d'une part et l'attrait qu'ils trouvent à la Grèce d'autre part :

Notre meilleur agent, Elie Ben-Abayad, qui jouait pour Rome le rôle d'informateur et d'espion, était justement méprisé des deux camps ; c'était pourtant l'homme le plus intelligent du groupe, esprit libéral, cœur malade, tiraillé entre son amour pour son peuple et son goût pour nos lettres et pour nous (*MH*, p. 252)

L'incapacité d'Hadrien à comprendre les Juifs s'explique par l'incompréhension même de Yourcenar. Dans un article sur la mémoire suspecte d'Hadrien, Thomas Gergely a montré que les deux chapitres du livre qui relatent la guerre de Judée sont truffés d'erreurs historiques, psychologiques et verbales¹⁷. Il suffit en effet de songer à la confusion entre les différentes fêtes juives, à l'in vraisemblance de la rencontre entre Hadrien et Rabbi Akiba ou même au choix erroné du nom à résonance arabe de Ben-Abayad. (On retrouve ces impropriétés chez Yourcenar dans *L'Œuvre au Noir* par exemple lorsqu'elle fait dire à Zénon que son confrère juif le traitait de "chien de chrétien").¹⁸

Identité double

Le mélange des éléments grecs et orientaux représente pour Cavafy un enrichissement, mais il est également sensible au conflit qu'impose une nouvelle identité. L'intégrité de la personne peut en être affectée, comme il le révèle dans son poème "Myrès", souvenir probable de ses sentiments personnels après avoir assisté aux funérailles d'un ami proche qui appartient à une autre religion.

Je sentis que, chrétien, il s'était réuni aux siens, et que je n'étais plus qu'un total étranger. Puis un autre doute m'effleura : si par hasard ma passion m'avait trompé, si je n'avais jamais été qu'un étranger pour lui ? Je me suis jeté hors de leur affreuse maison. Je me suis enfui précipitamment avant que leur christianisme n'eût happé, n'eût transformé la mémoire de Myrès (*PCC*, p. 239).

¹⁷ Th. GERGELY, "La mémoire suspecte d'Hadrien", *Marguerite Yourcenar*, Revue de l'Université de Bruxelles, composé par Adolphe NYSENHOLC et Paul ARON, 1988, 3-4.

¹⁸ Marguerite YOURCENAR, *L'Œuvre au Noir*, p. 234. "On n'avait pas secouru Don Blas, mais on avait porté secours à Gênes à Joseph-Ha-Cohen, qui n'en avait pas moins continué à vous considérer comme un chien de chrétien."

Myrès est chrétien et ses amis sont païens. Selon Liddell, Cavafy aurait bien pu vivre lui-même ce poème puisque Alexandrie était un centre où maintes religions vivaient côte à côte. Et le traducteur Keeley remarque lui aussi que ce qui frappe dans ce poème est l'évocation d'une idéologie, d'un mode de vie qui dépasse le cadre étroit de la pratique religieuse et qui est l'apanage de certains initiés tant à Alexandrie qu'ailleurs : Juifs de l'an 340 avant J.-C., Chrétiens à l'ère de Julien ou Grecs orthodoxes au vingtième siècle¹⁹.

Les multiples facettes de son identité pesaient peut-être à Cavafy. Né en Égypte, il avait été élevé en Grèce ; il possédait la nationalité britannique, il vivait à Alexandrie tout en vénérant les idéaux d'Athènes. À quel degré d'hellénisme était-il parvenu dans cet Orient où les races se mêlent, les gens parlent plusieurs langues et servent parfois plusieurs idéaux patriotiques ?

Pour Cavafy, ces conflits complexes étaient encore accrus en ce début du siècle par ses préférences en matière de sexualité. La double identité était imposée à l'homosexuel dans un monde hétérosexuel hostile. Cette tension apparaît certainement dans la poésie cavafyenne à son début et dans "Myrès", par exemple. Mais au fil des ans, Cavafy perdit son anxiété liée aux pressions sociales et vécut sa sensualité sans trop d'embarras. Il avait atteint à la sagesse qui consiste à s'accepter soi-même.

Cet affranchissement progressif de toute angoisse est un trait de caractère que Yourcenar a octroyé à l'empereur Hadrien. La parenté est claire entre le poète dont elle disait "c'est sans grand souci d'être désapprouvé ou suivi que ce Grec vieilli rejoint franchement l'hédonisme antique" (*PCC*, p. 39), et l'empereur vieilli qui pensait de même en matière de sensualité ou de morale. Cavafy et Hadrien avaient sans doute le même sens moral, car ils étaient libres de toute anxiété chrétienne. L'aveu par Cavafy de ses préférences sexuelles différait, selon elle, des efforts grotesques de son contemporain Proust à travestir ses penchants à travers l'alibi de la caricature littéraire. Cavafy ne prenait pas non plus le ton apologétique d'un Gide (qui, aux dires de Dimaras, avait admiré la traduction de Yourcenar).

L'avantage du grand âge

"C'est un poète vieillard qui a pour ainsi dire pris en charge un poète plus jeune", dit Yourcenar de Cavafy dans ses entretiens avec Matthieu Galey (p. 206). Elle a écrit dans sa présentation de Cavafy

¹⁹ KEELEY & SHERRARD, *op. cit.*, p. 201.

que “c'est un spectacle très digne d'intérêt de regarder mûrir cette sagesse, de voir les sentiments d'inquiétude, de solitude, de séparation, fort sensibles encore dans les premiers poèmes, céder la place à une tranquillité assez profonde pour sembler facile” (PCC, p. 47).

Là aussi le parallèle avec Hadrien s'impose, car l'empereur qui se remémore son passé et l'amour des jeunes compagnons de sa jeunesse, atteint vers la fin de sa vie une certaine sérénité. Yourcenar remarque encore :

le temps cavafyen appartient davantage au temps-espace de la philosophie éléate, flèche qui vole et qui ne vole pas, segments égaux entre eux, fermes, solides, mais divisibles à l'infini, points immobiles constituant une ligne qui nous paraît en marche (PCC, p. 43).

Cavafy et Marguerite Yourcenar se rendent compte que seul le grand âge peut apporter la lucide sérénité de la sagesse enfin acquise. Ils usent tous deux du symbole d'Ithaque, l'île qui marque la fin des pérégrinations d'Ulysse. Le poème “Ithaque” de Cavafy a particulièrement marqué l'imagination de Yourcenar. C'est une apologie du voyage et de la sagesse patiemment acquise, un “plaidoyer en faveur de l'expérience” :

Garde sans cesse Ithaque présente à ton esprit. Ton but final est d'y parvenir, mais n'écourte pas ton voyage : mieux vaut qu'il dure de longues années et que tu abordes enfin dans ton île aux jours de ta vieillesse, riche de tout ce que tu as gagné en chemin, sans attendre qu'Ithaque t'enrichisse. Ithaque t'a donné le beau voyage: sans elle, tu ne te serais pas mis en route, elle n'a plus rien d'autre à te donner. (PCC, p. 104)

Hadrien qui se qualifie d' “Ulysse sans autre Ithaque qu'intérieure” (MH, p. 130) pense comme Cavafy que l'on peut s'enrichir par l'effort qu'on met à atteindre son but, par l'expérience pure. Contrairement à Ulysse, Hadrien n'a pas d'attaches : “un homme seul, fort peu marié, sans enfants, presque sans ancêtres” (*ibid.*). Détaché de ses origines orthodoxes, célibataire et sans enfants, Cavafy lui non plus n'a pas d'attaches, pas plus que Yourcenar elle-même. Ils pouvaient donc prétendre à cette Ithaque intérieure qu'est l'art en soi.

En réalité, il semble bien que la lecture du poème “Ithaque” ait modifié la conception yourcenarienne du périple d'Ulysse, désormais teinté de la vision magique du poète. Bien des années après la traduction des poèmes, Yourcenar a commenté *La Montagne magique* de Thomas Mann, y trouvant l' “épopée d'un Ulysse du gouffre intérieur livré aux ogres et aux larves, abordant en soi la sagesse à la

façon d'une modeste Ithaque"²⁰ ; et dans une conférence du 26 octobre 1982 sur le sujet "Voyages dans l'espace et voyages dans le temps", elle a insisté sur le lien entre voyage et connaissance : "Ulysse, comme l'a si bien vu le poète grec moderne Cavafy, doit trouver dans les innombrables escales qui le séparent d'Ithaque une occasion de s'instruire et de jouir de la vie"²¹.

Cette réflexion sereine est cependant solitaire. L'Hadrien de Yourcenar et Cavafy veulent laisser trace de leur passage dans le monde et pourtant ils se retirent dans des lieux secrets et isolés. Cavafy écrit d'un certain Marc pleurant son ami Lanès : "Ce Lanès que tu as aimé est plus près de toi quand tu t'enfermes dans ta maison pour contempler son portrait" (*PCC*, p. 156). Hadrien s'était fait bâtir une chambre secrète pour s'y retirer des affaires du monde et y méditer. Ce lieu était propice à l'évocation du souvenir d'Antinoüs. Malgré sa qualité d'empereur, Hadrien se sentait seul, "un homme seul relié a tout", écrit Yourcenar (*MH*, p. 313), et l'on ne peut s'empêcher de penser à Cavafy qui sur son lit de mort avait tracé un cercle avec un point en son centre comme si lui aussi était au centre de l'univers, solitaire mais relié à tout²².

Dans la sérénité de leur vieillesse, l'empereur et le poète peuvent faire face à la mort, dont ils parlent tant. Les récits de jeunes hommes couchés dans leurs tombes ou pleurés par leurs compagnons les émeuvent tous deux. Bien des poèmes de Cavafy sont de mélancoliques méditations sur une épitaphe. Il a écrit maintes élégies tendres où la rêverie mêle le désir qu'il a ressenti envers les héros du passé avec son admiration pour l'influence grecque en Orient.

Les méditations sur les tombes ne manquent pas dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Hadrien rénove la tombe d'Épaminondas ; Antinoüs médite sur celle de Patrocle. Hadrien après avoir perdu le bien-aimé médite sur sa disparition et le sens nouveau que prennent les mots de mortalité et d'immortalité. Les funérailles, l'érection de la tombe et du Mausolée deviennent des préoccupations dominantes. Hadrien souhaite entrer dans la mort "les yeux ouverts".

Conclusion

Il semble que la poésie de Cavafy ait joué un rôle majeur dans l'inspiration des caractères stoïques de Yourcenar, particulièrement du personnage d'Hadrien. Dans les poèmes de Cavafy, Marguerite Yourcenar apprécie le mélange typique des éléments grecs et orientaux, l'expression des expériences sensuelles à travers les

²⁰ Marguerite YOURCENAR, *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, p. 167.

²¹ *Id.*, p. 691.

²² KEELEY & SHERRARD, *op. cit.*, p. 75.

Présence de Cavafy dans Mémoires d'Hadrien

mythes anciens et une sereine philosophie. Elle n'avoue pas tout cela à Matthieu Galey, mais elle reconnaît que Cavafy "lui a beaucoup appris" :

plus j'ai vu combien ces cent cinquante poèmes ont compté pour beaucoup d'êtres (qui le lisent parfois dans ma traduction), plus j'ai senti la grandeur unique de ce poète de la réflexion et du désir.²³

Lorsqu'elle eut le loisir de visiter l'Égypte et les lieux qu'avait connus l'empereur Hadrien, elle ne manqua pas d'aller voir Alexandrie, la ville de Cavafy.

En réalité le poète lui était encore présent à l'esprit alors qu'elle rédigeait son dernier livre (qu'elle n'eut pas le temps d'achever) *Quoi ? L'Éternité*. Elle y raconte comment adolescente, elle venait de voir pour la première fois la mer Méditerranée :

Une première couche bleue avait été déposée en moi ; enrichie du souvenir d'autres côtes méditerranéennes, elle allait un jour m'aider à retrouver la mer d'Hadrien, la mer de l'Ulysse de Cavafy²⁴.

²³ Matthieu GALEY, *op. cit.*, p. 206.

²⁴ Marguerite YOURCENAR, *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988, p. 155.